

●●●

Il s'agit aujourd'hui de ne pas brandir avec le pouvoir l'épouvantail islamiste, ne pas craindre d'être avec les islamistes dans le combat commun contre la torture, contre l'état d'exception, pour les libertés d'opinion... et lorsque les islamistes prennent des positions anti-démocratiques ou contre les libertés des femmes et leur marginalisation, cette gauche se démarque. Ce comportement ne pourra que donner plus de crédibilité à la gauche elle-même et, en même temps, il participe à diviser les islamistes en mettant en relief leurs contradictions. L'analyse de l'islamisme est évidemment beaucoup plus complexe et votre espace ne pourrait suffire à être complet. Aujourd'hui, il est, clairement, inacceptable pour les peuples qu'au nom de cette peur de l'islamisme, l'on soutienne des dictatures. Je dois rajouter, et c'est important, qu'en termes d'utilisation de la religion à des fins politiques, le pouvoir actuel ne s'en est pas privé et a même donné l'exemple. Si, globalement, la seule force politique en Égypte qui utilise l'Islam est naturellement les Frères musulmans dont le slogan est «l'Islam est la solution», lors des élections parlementaires ce n'était pas les Frères musulmans mais le parti au pouvoir qui a fait honteusement appel à la religion. Depuis longtemps, et notamment dès les années 1980, lorsque la gauche ou une autre formation politique avaient dans leurs listes des candidats chrétiens, des tracts du parti au pouvoir appelaient à ne pas voter pour eux, alors qu'ils constituent 10% de la population concentrée dans le sud, et ce n'est pas un hasard si cette région est la plus déshéritée. C'est là aussi que l'islamisme radical est présent avec force. Lors de l'attentat contre l'église des Saints à Alexandrie qui a provoqué des confrontations entre islamistes et chrétiens – un climat communautaire instauré et entretenu par le pouvoir – et lors également de soulèvements dans cette région déshéritée, le pouvoir a laissé faire, et a tout fait pour faire apparaître les revendications de classes comme étant des problèmes de type confessionnel.

Quel est, selon vous, l'avenir de ce soulèvement ? Comment envisagez-vous la transition institutionnelle et démocratique ?

Aujourd'hui, la révolution est en train de libérer ce qu'il y a de meilleur dans notre peuple. Si notre action aboutit, cela va créer un climat de liberté sans précédent pour un peuple bâillonné, torturé, affamé, pour un pays dont le pouvoir annonce une croissance importante. Et pour transposer ce que disait à propos de son pays l'ex-président brésilien Cardoso : l'Égypte va bien mais pas les Égyptiens. Avec Moubarak, l'impunité était totale, l'injustice était totale et la torture scandaleuse et répandue dans tout le pays. La population dans la rue est en quête de dignité humaine, de liberté, de diversité et de justice sociale.

Mais comment voyez-vous la transition, et qui va la conduire ?

L'espoir que nous formulons est que les forces politiques ne vont pas essayer de voler la révolution du peuple. Il faut être conscient que notre problème n'est pas le dictateur mais la dictature. Il ne faut pas penser en termes d'individus, Moubarak, El Baradei...

Justement, à propos d'El Baradei, d'aucuns disent qu'ils n'a aucune assise populaire en Égypte. Quelle est votre analyse ?

C'est un bon général mais il n'a pas de soldats. Ceci dit, cela n'empêche pas qu'il soit populaire et qu'il bénéficie d'une crédibilité acquise par son action l'année dernière en faveur de la démocratie, un espoir qu'il a fait naître, et que, quelque part, son discours se met en œuvre aujourd'hui. Il ne faut pas perdre de vue que ceux qui ont commencé cette révolution sont des jeunes de classe moyenne, éduqués, férus d'internet et Facebook, qui a joué un rôle important dans la mobilisation. Dans ces milieux, El Baradei est très populaire. L'important n'est cependant pas la personne mais le système. L'important est qu'on élise une constituante, que l'on change de constitution à travers un processus démocratique et quelle que soit la constitution, la place du président doit changer. L'important encore, c'est la nature des mesures qui vont être prises et qu'enfin, et surtout, il est indispensable que les forces politiques soient modestes parce que cette révolution n'est pas la leur. Elle n'est ni celle de la gauche, ni celle des islamistes, ni celle des libéraux : elle est celle des jeunes et du peuple.

K. B.-A.

«La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur des hommes.»

Machiavel

264 av. J.-C. : début de l'un des conflits les plus dramatiques de l'histoire, appelé «les Guerres puniques» qui opposèrent Rome et Carthage. Tite-Live, le principal historien de ces événements, a dit «cette lutte des deux cités les plus riches du monde tenait en suspens tous les rois et tous les peuples». Ces guerres se conclurent par la destruction de Carthage. 14 janvier 2011 : «Delenda Carthago !» «Il faut détruire Carthage !» cet ukase belliqueux et guerrier avec lequel Caton l'Ancien ponctuait tous ses discours devant le Sénat romain, a dû être l'ultime et machiavélique instruction que «Zinochet» Ben Ali a balancée à ses milices avant de quitter la verdoyante patrie d'Abou El Kassem Echabbi pour celle désertique et austère du roi Abdallah, nouvelle Mecque des dictateurs musulmans.

Cet appel hystérique de Caton l'Ancien à ses collègues sénateurs à en découdre avec la toute -puissante thalassocratie carthaginoise empêcha en son temps notre ancêtre commun algéro-tunisien le plus prestigieux, Massinissa, d'occuper Carthage pour en faire sa capitale. Scipion l'Africain le devança et la détruisit en totalité.

La prestigieuse Cité-Etat punique brûla pendant dix-sept jours et l'Afrique du Nord devint pour plusieurs siècles une province romaine. En ce début de XXI^e siècle, la maléfique et redoutable dernière volonté politique du proconsul Ben Ali ne fut pourtant pas exaucée.

Ce furent les dizaines de milliers de voix portées par les vents contraires à ceux voulus par les pyromanes du palais de Carthage, entonnant à tue-tête et à gorge déployée «si le peuple un jour veut vivre libre même le destin doit répondre : présent !» qui triomphèrent.

Et la Carthage moderne devenue Tunis ne brûla pas ! Telle la belle Sophonisbe carthaginoise dont le cœur brûlait pour le roi Massinissa et se suicidant pour ne pas se retrouver dans le déshonneur de la captivité du vainqueur romain, Carthage qui venait fraîchement de répudier son indigne régente Leïla, tomba sans retenue et sans fausse pudeur, dans les bras encore brûlants d'essence du désormais martyr par suicide le plus célèbre du monde : Mohamed Bouazizi.

Juillet 64 après JC : Rome, devenue la plus grande ville de la planète depuis la destruction

de son illustre rivale Carthage, brûle à son tour. Le pyromane en chef : l'empereur Néron himself ! La rumeur circula que Néron aurait joué de la lyre et chanté, au sommet du Quirinal, pendant que la ville brûlait. Poussant son cynisme plus loin et plus haut, il rendit trop vite publics ses projets de reconstruction de Rome dans un style monumental. Il voulait tout simplement immortaliser son nom en renommant Rome, Neropolis. Il termina ses jours en se suicidant dans un réduit de la seule mesure romaine qui consentit à lui offrir l'asile, celle de son esclave affranchi ! Mardi 1^{er} février 2011 : après une journée de «colère» qui tint en haleine les peuples et les dirigeants du monde entier depuis dix jours, le pharaon Moubarak s'invite «plein écran» sur les lucarnes TV de toute la planète.

Face à l'une des clameurs du pays profond les plus graves et les plus tranchées politiquement, se résumant en une péremptoire et claire injonction «Irhal», la momie bien conservée de plus de 82 ans n'a que ces mots qu'il résume le lendemain dans une interview à une chaîne de TV américaine : «Je veux partir, mais je crains le chaos pour l'Égypte.»

Entre les accents faussement humanistes de cette déclaration et la seule traduction politique qu'en fit sur-le-champ la rue égyptienne, à savoir «moi ou le chaos», se cache le dernier pharaon de l'Égypte moderne, devenu subitement Néron.

Un Néron qui fait en ce moment sienne cette maxime de son autre maître à penser Machiavel : «Les grands hommes appellent honte le fait de perdre et non celui de tromper pour gagner.» Dans le cas de Moubarak aujourd'hui, il s'agit, bien évidemment, de temps et de temps simplement ! Quant à la tromperie, l'histoire d'Oum Eddounia et de l'humanité ne retiendra de notre vaillant aviateur que le titre peu envié de bentadji en chef : pour obtenir des scores électoraux staliens, pour organiser de minables embuscades aux joueurs de football algériens entre l'aéroport du Caire et l'hôtel, pour affubler les milliers de jeunes Algériens partis laver l'honneur de la tribu à Omdourman du nom de ses tontons macoutes dirigés par ses deux rejetons de fils Djamel et Aala !

Mais le crime le plus abject que le peuple égyptien retiendra à jamais contre lui est celui qu'il a tenté de commettre en lançant ce qui lui reste de bentadji loyalistes et loyaux, juste après son discours de mardi soir pour

Par Mhand Kasmi

créer l'illusion du chaos. Une illusion qui doit s'obtenir y compris en brûlant ou en faisant piller l'un des plus riches musées renfermant le patrimoine de l'humanité, dont on annonce l'attaque, chaque fois que le mouvement populaire de contestation accélère sa cadence ou renouvelle son rythme impétueux.

En ce vendredi 3 février, la symbolique et bien nommée place de la Libération est de nouveau le cœur battant du monde. Ils sont un peu plus d'un million ou un peu moins, peu importe le nombre, à s'y exercer à leur corps défendant aux dures réalités de la démocratie naissante, sans aucun incident. L'essentiel : d'autres millions d'Égyptiens leur donnent de la voix et font écho à leur demande : un gigantesque «Irhal !» s'élève d'Oum Eddounia, répercuté à l'infini par la toile, les journaux, les SMS et capté par des millions de paraboles et les cœurs enfiévrés de milliards d'êtres humains qui aspirent à secouer le joug des républiques héréditaires et des monarchies stériles d'hérédité. Encore Machiavel : «Le pouvoir corrompt ; le pouvoir absolu corrompt absolument.»

Au moment où nous achevons la rédaction de ces lignes, une nouvelle tombe, plus que symbolique ! Des Égyptiens et des Tunisiens sont rassemblés devant l'ambassade d'Égypte à Carthage (Tunis) pour soutenir la révolte du peuple égyptien. Aux dernières nouvelles, Moubarak est à Charm el-Cheikh, à mi-chemin entre Le Caire et Djeddah, la résidence de son ex-futur «collègue» Ben Ali ou encore mieux, de Tel-Aviv que son départ effarouche de plus en plus.

Il doit plus que jamais être dans la situation du colonel de la sublime nouvelle littéraire publiée par Gabriel Garcia Marquez en 1961 «Pas de lettre pour le Colonel».

Le receveur de la poste qu'il importune quotidiennement lui répond invariablement que «la seule chose qui arrive sans faute, c'est la mort».

Non Carthage et le Caire ne brûleront pas, tant que les peuples porteront d'une main le jasmin et de l'autre le luth accompagnant les clameurs de plus en plus toniques du désormais impérissable «Irhal!» de la place de la libération Ettahrir, du Caire, baptisée El Qahira (que l'on peut traduire aujourd'hui par l'indomptable) par nos ancêtres kottama, partis de cette terre nommée aujourd'hui Algérie, qui connaît le prix de la Liberté !

M. K.